

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 30

Artikel: Une soirée Vincent d'Indy au Théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles
Autor: Lynen, William
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

2^{me} ANNÉE - N° 30 - 15 JANVIER 1903

La Musique en Suisse

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant
le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN : SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteurs en Chef :

E. JAQUES-DALCROZE ☉ H. MARTEAU
Cité, 20 - Genève - Rue de l'Observatoire, 16

Éditeurs-Administrateurs :

DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

UNE SOIRÉE VINCENT D'INDY, au Théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles.

DES deux œuvres de M. Vincent d'Indy que le théâtre de la Monnaie a représentées pour la première fois le 7 janvier, l'une : *Attendez-moi sous l'orme*, est une œuvre de jeunesse appartenant au genre de l'ancien opéra-comique ; l'autre, *l'Etranger*, est une action musicale dont la partition et le poème procèdent directement du drame wagnérien, sans que pour cela il y ait pastiche, hâtons-nous de le dire. Le contraste est piquant et c'est une idée heureuse d'avoir donné ces deux œuvres en une seule soirée ; il est intéressant de juger le maître français dans deux œuvres aussi essentiellement différentes et de constater l'évolution accomplie par l'artiste.

Attendez-moi sous l'orme est un acte charmant dont le livret a été tiré de la comédie de Regnard, par MM. Jules Prével et R. de Bonnières. Ce petit marivaudage musical fut représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 11 février 1882 ; il paraît qu'à cette époque on y fit des coupures non justifiées et l'exécution intégrale qu'en a donnée la Monnaie est en quelque sorte une véri-

table première. Une intrigue villageoise très simple sert de sujet à la pièce pour laquelle M. d'Indy a écrit une ravissante partition. Il y a une jolie ouverture, des couplets mélodieux, un quatuor finement ciselé, de l'esprit et de la grâce, du sentiment et de l'humour ; l'accompagnement est sobre et toujours intéressant. L'ouvrage est bien enlevé par les artistes de la Monnaie.

Parlons de *l'Etranger*, l'œuvre nouvelle dont Bruxelles a eu la primeur. Tout comme pour Fervaal, M. d'Indy est lui-même l'auteur du poème. *L'Etranger* est une action musicale en deux actes à thèse philosophique. Nous sommes ici en présence de l'œuvre d'un profond penseur et d'un grand artiste et il convient d'en parler en détail.

Le lieu de la scène est en France, au bord de l'Océan, non loin d'un petit village de pêcheurs. Au début du premier acte, les hommes reviennent, découragés et sombres ; depuis quinze jours la pêche est mauvaise et la misère les attend. La chance n'en favorise qu'un seul, un mystérieux étranger ; nul ne sait d'où il vient ni comment il se nomme ; il s'établit un beau jour parmi les autres pêcheurs, frète une barque et depuis lors toute la pêche est pour lui. On l'envie cet homme énigmatique, on se méfie de lui et il est en butte aux moqueries des enfants ; d'aucuns le croient

sorcier parce que souvent il semble commander à la mer. Au bord de son bonnet de laine luit une émeraude; cet homme ne peut donc être pauvre. Alors pourquoi vient-il prendre le bien des autres? Pourtant, l'inconnu est bon et charitable, souvent il abandonne sa pêche aux miséreux; à la méfiance et aux avanies, il répond par des bienfaits. Et cependant on ne l'aime pas et on l'évite. Seule une jeune fille nommée Vita, la fiancée du brigadier des douanes, André, s'attarde parfois à causer avec le mystérieux pêcheur. La générosité et la bonté de l'inconnu, son air noble et triste, ont touché la jeune fille, toute troublée lorsqu'elle s'approche de lui; de son côté l'étranger est ému en lisant au fond des yeux de Vita, toute la pitié qu'il lui inspire. Invinciblement, presque malgré eux, ces deux êtres sont attirés l'un vers l'autre par un même élan de sympathie, en un même besoin de communion, en un même désir d'idéal. L'étranger veut dominer la passion qu'il éprouve pour Vita et qui l'envahit tout entier; vieilli bien avant l'âge par les souffrances, il ne se croit plus en droit de prétendre à l'amour de la jeune fille. « Rappelle-toi l'ancienne chanson, lui dit-il : La jeunesse est créée pour plaire à la jeunesse. L'amour t'attend avec ton beau douanier! » Outrée de dépit, Vita sanglote. Alors l'étranger, profondément troublé, avoue son amour; mais maintenant il ne peut plus demeurer en ces lieux et dès le lendemain il partira. Un chant joyeux retentit au loin. C'est André qui revient de la fête du pays voisin. Le voici, suivi d'un pauvre pêcheur qu'escortent deux douaniers. C'est un contrebandier qu'il guette depuis longtemps et qu'il tient enfin. Le malheureux demande grâce; sa femme est morte, qui donc nourrira les petits? Mais le douanier ne connaît que sa consigne; le pêcheur est emmené, malgré la généreuse intervention de l'étranger qui offre à André de lui donner sa part

de prise, pour qu'il lâche le pauvre homme. Le lendemain on doit proclamer les bans des deux fiancés. André le rappelle à Vita. « Oui... peut-être... » répond-elle. Et André la quitte, étonné de la soudaine froideur de sa fiancée. Le crépuscule est venu; Vita jette un long regard vers l'étranger qui s'éloigne, éclairé par les derniers rayons du soleil.

Au deuxième acte, nous sommes au lendemain matin. C'est dimanche. Le ciel est gris et chargé de nuages menaçants; c'est du gros temps à l'horizon. Les bans de Vita et d'André n'ont pas été publiés; des gens qui sortent de la messe, s'en étonnent. Voici venir Vita et sa mère; celle-ci la gourmande, elle n'est pas satisfaite du coup de tête de sa fille, mais elle espère que ce n'est qu'un caprice qui ne peut durer. Au lieu d'accompagner sa mère, Vita préfère rester à contempler l'Océan. L'étranger vient la retrouver; il va partir, mais avant de la quitter pour toujours, il veut qu'elle lui pardonne d'avoir avoué son amour, il veut partir absous. Vita lui demande qui il est, lui vers qui son âme est irrésistiblement attirée. Quelle est sa patrie? Quel est son nom? « Mon nom? » dit-il, « je n'en ai pas. Je suis celui qui rêve. Je suis celui qui aime. Aimant les pauvres et les inconsolés, rêvant le bonheur de tous les hommes frères, j'ai marché à travers bien des mondes, j'ai navigué sur toutes les mers. » Mais partout où il passe, il ne trouve que haine et mépris. Vita le supplie de rester auprès d'elle : « Ma vie est liée à la tienne comme la vergue au mât... » Autrefois, il aurait pu rester, il aurait pu céder à sa prière, jadis lorsque la jeunesse était à lui, mais maintenant il ne doit pas dérober sa tendresse, il ne doit pas se faire aimer d'elle. Pourquoi, demande Vita, faut-il qu'il la fasse souffrir; lui qui veut le bonheur de tous, à elle seule il laisse le malheur! « Oui, ma destinée est étrange, » répond-il. Sur sa longue et pénible route, un seul

être, une femme, l'a regardé d'un regard consolant; à cet être qu'il aime, il ne peut pas donner le bonheur, il faut qu'il lui apporte « trouble et peine. » Et ôtant son bonnet de laine, il contemple longuement l'émeraude scintillante qui y est fixée. Puis, il dévoile à Vita le pouvoir mystérieux de cette pierre. Elle brillait jadis à l'avant de la nef qui conduisit Lazare, le ressuscité, l'ami de Jésus, au port des Phocéens. « Par elle, une volonté droite et pure peut s'imposer aux vents et à la mer; par elle j'ai sauvé maint navire en détresse, maint pêcheur, par sa vertu sacrée, j'ai calmé des tempêtes. » Mais maintenant que l'amour le tourmente, qu'il a cédé à la passion, maintenant que contre tout droit il a troublé le cœur et l'âme de Vita et que, perdant tout pouvoir sur sa volonté et ses sens, il a commis l'injustice, il a démerité et l'émeraude de miracle ne lui est plus de rien. Il la donne à Vita, qu'elle conserve cette pierre magique en souvenir de lui, en souvenir de celui qui rêve et qui aime et qui jamais ne l'oubliera, elle, dont la bonté, la beauté et la claire jeunesse furent les seuls rayons de soleil qui illuminèrent sa triste vie. Malgré le désespoir et les supplications de Vita, l'étranger s'arrache à elle et s'éloigne. Alors Vita, solennelle et presque hiératique, invoque l'océan immense; puisqu'elle ne peut appartenir à celui qu'elle aime, et qui emporte toute son âme, elle jure que seule la mer la possédera; en gage du serment elle jette l'émeraude dans les flots. Et, immobile, indifférente à ce qui l'entoure, Vita considère obstinément la mer.

La tempête approche, la mer devient houleuse. Des pêcheurs et des marins accourent; un des leurs n'est pas rentré au port. Que va-t-il devenir le malheureux? La houle se fait de plus en plus forte, la tempête éclate dans toute sa violence. Hommes et femmes s'assemblent. Là-bas, sur la mer démontée, le bateau, désesparé, dérive tout droit

vers le grand rocher qui, sombre et terrible, se dresse non loin de la côte. Pour sûr il va se briser contre le récif menaçant et nul ne peut lui porter secours! Soudain un appel retentit: « Armez le canot! » Quel est l'insensé qui bravera la tempête? C'est l'étranger. « Qui embarque avec moi? » demande-t-il. Personne n'ose l'accompagner; soit, il ira donc seul. Une femme fend la foule; c'est Vita. Heureuse et enthousiaste, elle s'élance vers l'étranger. « Attends-moi! Je vais avec toi... Je t'aime! » Et elle tombe dans ses bras; puis tous deux s'avancent vers le canot. La foule haletante, groupée au fond de la scène, suit les péripéties du drame. La tempête est terrible. Les sauveteurs parviennent à s'approcher du bateau en perdition, ils arrivent à le joindre et un mouvement se dessine dans la foule. Mais alors une lame immense, une lame terrifiante s'abat sur le môle, balayant la mer.... Une accalmie se produit et un silence poignant succède au fracas de la tempête. Sur la jetée, un vieux marin se découvre et entonne le *De profundis*, auquel répond la foule....

* * *

Comme on a pu le voir, dans ce poème, le symbolisme s'allie au réalisme. Les personnages principaux, et la foule elle-même, sont les vivants symboles de vertus et de vices, de qualités et de défauts, que tous les jours nous rencontrons dans la vie. L'étranger, tout en étant auréolé de mysticisme à cause de la pierre de miracle qu'il porte à son bonnet, n'en est pas moins un être humain qui, guidé par une volonté droite et inflexible, a consacré sa vie au bonheur de ses semblables. Il est l'incarnation de la charité, la charité faite homme; il parcourt le monde, rendant le bien pour le mal, semant le bon grain et récoltant l'ivraie. Certes un tel homme est presque introuvable, disons même qu'on ne le rencontrera jamais; mais enfin il

pourrait exister cet être exceptionnel, mais non surnaturel, que nous appellerons un *surhomme*, pour nous servir de l'expression de Nietzsche. Partout où passe ce missionnaire de la fraternité humaine, il ne trouve qu'ingratitude et mépris, que haine et oubli. Seule une femme, jeune et jolie, est pitoyable envers lui ; il l'aime, le lui avoue et trouble l'âme pure et sereine de cette femme fiancée à un autre ; par là même il a failli au devoir qu'il s'est tracé et commis l'injustice. Car, voulant le bonheur de tous les hommes, il ne peut se consacrer au bonheur d'un seul être ; désirant que la justice règne toute-puissante sur le monde, il n'a pas le droit d'être injuste lui-même en dérobant la tendresse que la femme aimée a promise à un autre homme. Voilà pourquoi l'étranger s'arrachera à Vita et fuira loin d'elle. Vita, c'est l'être aspirant à l'idéal et désireux de s'affranchir du milieu étroit et inférieur où il végète. Pour s'en libérer et comprendre toute la bonté et toute la générosité dont son cœur déborde, Vita devra subir l'influence d'un être supérieur à elle-même, déjà conscient de cet idéal de charité et d'universelle justice que la jeune fille pressent sans pouvoir le préciser. L'étranger est celui qui initiera Vita au culte de cet idéal ; dès qu'elle voit l'inconnu, elle va à lui, irrésistiblement attirée vers cet homme dont les actes si nobles et les paroles si douces et si bienfaisantes, la captivent tout entière. Mais, une fois initiée à la religion que l'étranger s'est créée, Vita ne pourra plus se contenter de l'amour d'André, bellâtre fat et inconstant, qui représente l'être inférieur, aux sentiments étroits et vulgaires. Et dès lors, elle préfère se vouer à la mer, à la verte mer jadis sa confidente. La catastrophe finale, en même temps qu'elle donne au drame une émouvante conclusion, nous fait assister au très beau spectacle des deux héros s'unissant, inconscients du danger, dans un

même but de charité, dans un même sentiment d'amour envers le prochain. Disons encore que l'émeraude magique est le symbole de la voie que l'étranger a décidé de suivre. Enfin, la foule qui entoure les principaux personnages de l'action, est l'image de la plus grande partie du genre humain, qui passe indifférente ou méprisante à côté de l'homme supérieur au cœur noble et bon, à côté de l'artiste épris d'idéal, — car, en somme, la mission de l'étranger peut être comparée à celle de l'artiste sincère dont les aspirations doivent aller à cette humanité meilleure que rêve le héros de M. d'Indy.

Telle est la psychologie du drame d'où l'on pourrait encore déduire d'autres conclusions ; mais cela nous mènerait trop loin. A notre avis, la très belle figure de l'étranger y est insuffisamment précisée et le personnage d'André pas toujours heureux ; il est vrai qu'à la Monnaie, l'artiste chargé de ce rôle est gauche et guindé ; le personnage gagnerait évidemment à être mieux joué.

Nous allons parler de la musique, la grande magicienne qui, plus que ne le peuvent des paroles, nous révèle l'état d'âme des personnages et leurs plus intimes pensées.

La partition de M. d'Indy est naturellement basée sur l'emploi de thèmes conducteurs. Parmi ces thèmes, il en est un qui revient à tout moment ; c'est celui qui caractérise la mission de l'étranger. Ce très beau motif est d'une profonde mélancolie, d'une tristesse résignée ; apparaissant continuellement, ce thème donne à l'œuvre une grande unité musicale ; c'est pourquoi nous tenons à le signaler. Comparée à *Fervaal*, la partition de *l'Etranger* est plus claire, plus simplement belle, d'une orchestration plus sobre, mais néanmoins puissante ; il y a aussi des pages de douceur, d'un charme pénétrant et d'une exquise sonorité d'orchestre. Comme nous avons parlé longuement du sujet, le temps

nous manque pour nous occuper en détail de la musique. Nous nous bornerons à citer certaines pages parmi les plus importantes. Ce sont d'abord les introductions symphoniques précédant chaque acte. La première est courte, la seconde est développée, toutes deux sont d'une grande noblesse et fort belles. Puis, les deux scènes entre Vita et l'étranger dont la seconde, au deuxième acte, est de toute beauté, elle ne manquera pas d'émouvoir profondément tous ceux qui ont le cœur à la bonne place. Le dénouement est très impressionnant, au double point de vue musical et dramatique; la tempête et l'anxiété de la foule est rendue de façon magistrale; il y a de curieuses montées et descentes de flûtes, d'un heureux effet descriptif. Faisons remarquer cependant, qu'à un moment donné, un subit apaisement de la tempête, à l'orchestre, semble peu logique.

Il nous reste à dire quelques mots de l'interprétation. Les deux personnages principaux, Vita et l'étranger, ont trouvé en M^{lle} Friché et M. Albers, des créateurs émouvants, à la hauteur de leur tâche très lourde. L'ensemble est fort bon sous la direction de M. Sylvain Dupuis et le seul décor du drame est d'un bel effet. La mise en scène du dénouement manque de réalisme, mais elle est très difficile et il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Et maintenant, d'aucuns useront leur esprit et leur plume à trouver une analogie entre l'étranger et le Hollandais du *Vaisseau fantôme*, entre Vita et Senta; d'autres s'ingénieront à découvrir force réminiscences dans la musique de ce nouveau drame, qui n'est certes pas sans défauts. Mais que ces subtiles chercheurs, en se livrant à leur laborieux travail, ne se départissent pas du profond respect dû à l'œuvre très belle dans son ensemble, à l'œuvre très élevée d'un grand artiste.

WILLIAM LYNEN.



MUSICIENS GENEVOIS du temps passé.

*Notices biographiques et souvenirs personnels par
H. Kling, professeur au Conservatoire de Genève.*

(Suite.)

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans beaucoup de détails sur la méthode de M. Kaupert, nous nous bornerons à dire qu'il s'applique d'abord à bien faire comprendre que le chant est le langage du sentiment et que le chant national en particulier a pour but d'exciter le patriotisme et la bienveillance; passant ensuite à l'enseignement, il en élague toutes les idées théoriques qui ne sont pas d'une utilité rigoureuse pour la pratique et n'offrent aucun intérêt, il gradue soigneusement les difficultés et exige, dès les premières notes qu'il fait chanter, des sons qui soient non seulement justes, mais de plus, doux et expressifs. » — *Le Journal de Genève*, dans son numéro du mercredi 1^{er} mai 1833, s'exprime non moins favorablement : « M. Kaupert est arrivé dimanche dernier, comme nous l'avions annoncé. Lundi a eu lieu sa première conférence avec le comité, et hier les leçons ont commencé. L'empressement que notre population montre pour ce nouvel enseignement est extraordinaire. Il a fallu doubler le nombre des cartes d'entrée et le porter à 4000; il est même probable que cela ne suffira pas. La première leçon était fixée à onze heures du matin pour les enfants. De toutes parts ceux qui pouvaient disposer de ce moment sont accourus au temple, conduits par leurs régents et leurs instituteurs; on en comptait plus de 900. C'était un spectacle fort intéressant de voir toutes ces petites têtes écouter dans le plus profond silence les recommandations et les explications du professeur. M. Kaupert s'exprime clairement, facilement, et avec une chaleur d'âme qui émeut et pénètre. Il sait se mettre à la portée de toutes les classes d'auditeurs, ce qui explique déjà les succès qu'il obtient. Sa méthode, d'ailleurs, nous a paru aussi simple et claire que ses paroles; il démontre à l'ardoise, en sorte que l'exemple marche de front